

Anne Lafont (dir.)
Isabelle Baudino, David Blankenstein, Charlotte Foucher, Amandine Gorse, Anne Lafont, France Nerlich, Christine Planté et Fanny Reboul (éd.)

Plumes et Pinceaux : Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850) — Anthologie

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Marie-Camille de G., *Tribune des femmes*, 1834

[extraits choisis]

DOI : 10.4000/books.inha.3695
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, Presses du réel
Lieu d'édition : Dijon
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Hors collection
EAN électronique : 9782917902844

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2012

Référence électronique
Marie-Camille de G., Tribune des femmes, 1834 : [extraits choisis] In : *Plumes et Pinceaux : Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850) — Anthologie* [en ligne]. Dijon : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2012 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/3695>. ISBN : 9782917902844. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.3695.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Marie-Camille de G., *Tribune des femmes*, 1834

[extraits choisis]

n° 10, avril 1834, p. 158-164.

« Beaux-arts - Salon de 1834 »

1 L'artiste doit émouvoir. Cette puissance, il ne la possède véritablement que lorsqu'il est nourri par une pensée générale, une pensée religieuse, douce nourrice qui lui verse généreusement dans l'âme cet enthousiasme qui fait du poète un prophète, avec lequel Orphée donnait du sentiment à la pierre, avec lequel les peintres du Vatican arrachaient les convictions à ceux qui regardaient leurs tableaux. L'histoire des beaux-arts peut se diviser en époques de *pensée* et époques de *forme*. Sous l'influence d'une pensée religieuse, la forme est comme les sentiments d'une âme ardente, naïve et sublime, désordonnée et naturelle, simple et biblique ; voyez le langage patriarcal d'Homère et la franche allure des poésies du Moyen Âge. Mais lorsque cette source de miel est tarie, que l'incrédulité vient s'asseoir sur l'autel et glacer sur les lèvres du prêtre ses paroles brûlantes, alors à la préoccupation de la pensée succède la préoccupation de la forme qui devient sévère, régulière, classique. Lorsque Aristophane fait descendre les dieux de l'Olympe sur le théâtre, qu'il les couvre d'oripeaux et les jette aux risées de la populace, alors viennent les rhéteurs. Lorsque le XVI^e^ siècle, ce siècle de disputes entre les moines, les rois, le pape et l'avenir trouble le silence mystique du cloître et l'église, lorsque la divine colombe, s'effarouchant dans son nid d'ogives, prend son vol et remonte au ciel dans les bras de son père, alors les arts sortent du temple, froids comme un corps que la vie a déserté ; on proclame la Renaissance, c'est-à-dire le triomphe de la forme sur la pensée. Ainsi les arts vivent de la même vie que l'humanité ; ils rayonnent d'enthousiasme quand elle est religieuse, ils manquent d'inspiration quand elle est incrédule.

2 De même que l'humanité se fatigue de marcher sur un sentier aride que ne fleurit aucun sentiment de bonheur, de n'avoir aucune pensée sur laquelle elle puisse reposer son âme brisée, de même les arts, lorsque l'époque classique a fait ses évolutions,

qu'elle a eu son siècle d'Auguste ou son siècle de Louis XIV, qu'elle a dit son dernier mot dans un Virgile ou un Racine, que le mérite ne consiste plus qu'en des imitations et des pastiches, alors les arts s'efforcent de revenir à une forme d'originalité et de vie, on brise les règles de la rhétorique, on fait de la liberté, de l'art, du *romantisme*. Bientôt viennent des hommes intermédiaires, des éclectiques dans les arts comme dans la politique, comme dans la philosophie ; et des hommes marchant à une forme d'avenir. Cette époque est la nôtre; en littérature, M. Casimir Delavigne est en face de M. Victor Hugo ; en peinture, M. P. Delaroche est en face de M. Ingres. Espérons qu'en sculpture, la question ne tardera pas à se dessiner mieux.

3 Une *pensée* nouvelle n'anime pas encore ces novateurs ; ce n'est qu'un travail de forme, mais c'est une préparation nécessaire pour comprendre la parole de Dieu qui va parler par la bouche de son élu.

4 Ces premières idées vont nous servir à comprendre l'exposition et le mouvement des esprits. Pourquoi la foule, artistes et amateurs, tourbillonnent-ils autour de deux tableaux, celui de M. P. Delaroche et celui de M. Ingres ? C'est que tout le problème actuel de l'art se trouve renfermé dans le talent mixte de M. P. Delaroche, et le génie original de M. Ingres.

1. Paul Delaroche, *Jeanne Grey* [*L'Exécution de Jeanne Grey*]

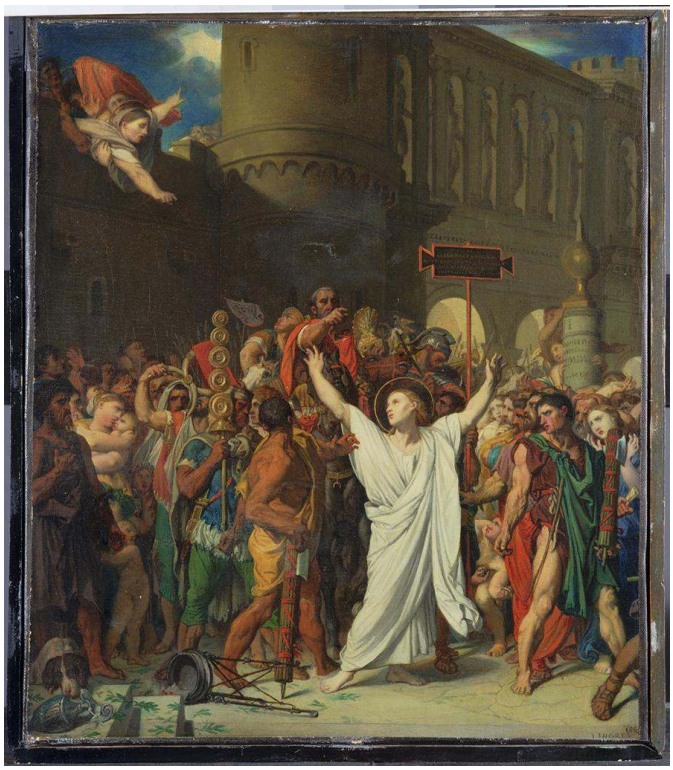


1834, huile sur toile, 180 x 155 cm, Londres, The National Gallery.

5 Le sujet du tableau de M. P. Delaroche est Jeanne Grey au moment où le bourreau va lui trancher la tête par ordre de la reine Marie (fig. 1). Pauvre jeune fille ! Tu vas mourir pour avoir fait un rêve, tu as voulu te parer des ornements royaux, tu as voulu voir tes beaux yeux rayonner sous une couronne de diamants, mais Marie t'a fait descendre du trône au fond de la tour de Londres, au lieu d'une couronne brillante, elle t'a donné un bandeau qui te ferme les yeux, au lieu de coussins dorés pour reposer ta tête, elle te donne un billot. Oh ! Tu as bien souffert, tu as longtemps versé des larmes sur un passé fleuri, maintenant on voit qu'il te tarde d'être dépouillée d'une vie qui te pèse ! Ta pensée heurte l'avenir... Tu fais bien, Jeanne, car l'immortalité est au bout de la hache

du bourreau ! En face de Jeanne est le bourreau, c'est une noble tête ; sous les plis de son front, il cache de la douleur. Il semble se dire à lui-même : pourquoi a-t-elle quitté son berceau parfumé de fleurs et de caresses ? Pourquoi dix-sept ans sont-ils venus l'un après l'autre lui apporter tant de grâces ? Pourquoi l'ont-ils parée de tant de beauté ? Pour qu'elle vînt épouser ma hache ! À côté de Jeanne est le gardien de la tour, dont la tête manque d'expression ; derrière, les deux suivantes de la princesse s'évanouissent. La couleur de ce tableau est d'une vérité frappante, le dessin est régulier, les poses naturelles, mais on voit avec peine que l'artiste était trop préoccupé des détails, le tapis est soigneusement tendu, les plis de la robe de Jeanne tombent régulièrement, rien ne manque, pas un clou. M. Delaroche prend une position donnée, s'en pénètre bien et l'exprime avec exactitude, mais il manque d'originalité. Ce n'est qu'un homme de grand talent.

2. Jean Auguste Dominique Ingres, *Le Martyre de saint Symphorien*



1834, huile sur toile, 405 x 337 cm, Autun, cathédrale Saint-Lazare.

6 Que ceux qui ne conçoivent pas encore l'unité dans la variété s'approchent du tableau de M. Ingres (fig. 2). Saint Symphorien a souffert dans les cachots la soif, la faim et toutes les tortures. Sa chair a bien pu saigner, elle a pu s'ébranler et tomber en lambeaux sous les coups du licteur, mais son âme est restée inébranlable ! Il marche au supplice comme un romain vainqueur marcherait au triomphe ; il triomphe lui aussi, car tous les tourments sont venus se briser contre sa foi. Au milieu de son enthousiasme de martyr, un sentiment douloureux lui tombe dans le cœur… Sa mère ! Il l'abandonne sur la Terre ! Il lui jette un dernier regard, mais un regard où l'on voit son cœur suivre la lumière de ses yeux. Elle ! Oh qu'elle est grande ! Elle voit celui qu'elle a porté dans ses entrailles, celui pour lequel elle s'est fondue en soins et en caresses, marcher à la mort. Eh bien ! Cette mère ne faiblit pas, car Dieu s'est révélé à

elle, car elle a senti que la tombe n'est pas une fosse de boue, mais un bain où l'âme se dégage de ce qu'elle a d'impur pour planer plus radieuse et plus belle dans les champs d'une nouvelle existence ! La mère et le fils semblent deux âmes prêtes à prendre ensemble leur vol vers l'éternité. Oh ! Merci, M. Ingres, d'avoir fait cette tête de mère, c'est une belle réponse donnée à ceux qui pensent encore que la femme n'a reçu un cœur que pour des sentiments de faiblesse. Si Dieu les a douées de plus de sensibilité que les hommes, il ne leur a pas donné moins de dévouement et de grandeur. Derrière saint Symphorien est le proconsul, dont la figure, impassible et froide comme le texte de la loi, contraste singulièrement avec l'exaltation du martyr. Autour de l'action principale, M. Ingres en a groupé d'autres qui la développent et la complètent. Nous regrettons qu'au milieu de cette foule qui se presse, l'artiste n'ait pas semé quelques têtes qui pressentent le christianisme ; avec cette expression qu'il sait donner aux figures religieuses, elles auraient produit un bel effet. Des défauts de couleur, de l'exagération dans le dessin, une oreille de femme mal placée, des jambes et des bras dénaturés sont de trop petites taches pour qu'on puisse s'y arrêter, ayant tant de belles choses à admirer. M. Ingres est un homme de génie.

7 D'après les distinctions que nous avons faites d'artistes éclectiques et d'artistes originaux, nous placerons après M. P. Delaroche, M. Delacroix et M. Vernet ; après M. Ingres, MM. Granet, Decamps et Scheffer aîné.

3. Eugène Delacroix, *Bataille de Nancy*



1831, huile sur toile, 237 x 350 cm, Nancy, musée des Beaux-Arts.

4. Eugène Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*



1834, huile sur toile, 180 x 229 cm, Paris, musée du Louvre.

8 M. Delacroix a donné plusieurs tableaux, les deux plus remarquables sont : *La Bataille de Nancy* (fig. 3), où fut tué le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et *Femmes d'Alger dans leur appartement* (fig. 4).

9 L'ensemble de *La Bataille de Nancy* ne produit pas un bel effet, quelques détails méritent d'attirer l'attention, le désordre est trop régulier, il y a trop de clarté dans les rangs. Sur le premier plan du tableau, l'on voit un combat singulier : Charles, dont le cheval s'est embourbé dans un étang et fait de pénibles efforts pour en sortir, est attaqué dans ce moment par un chevalier lorrain qui le blesse d'un coup de lance ; le duc, désarçonné, est vigoureusement peint, la fureur semble découler de ses cheveux hérissés et de ses grands yeux rouges de sang.

10 Les *Femmes d'Alger* sont nonchalamment assises sur des tapis, au milieu de nuages de parfums. L'artiste a bien exprimé leur ennui du désœuvrement et des voluptés ; les pauvres filles sont insouciantes, elles ne savent ni agir ni penser ; elles s'abandonnent à un *farniente* qui les fatigue.

5. Horace Vernet, *L'Entrée du duc d'Orléans au Palais-Royal* [*Le Duc d'Orléans quitte le Palais Royal pour se rendre à l'hôtel de ville, 31 juillet 1830*]



1833, huile sur toile, 228 x 258 cm, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon.

11 M. H. Vernet a peint *L'Entrée du duc d'Orléans au Palais-Royal* ; au milieu du tableau, trois héros de Juillet lisent une proclamation, leurs physionomies sont pleines de caractère (fig. 5). Si l'on ne connaissait les bonnes opinions de M. Vernet, on pourrait croire qu'il a voulu caricaturer son principal héros.

6. Horace Vernet, *Une scène d'Arabes dans leur camp* [*Chefs arabes en conseil ou Le Négociateur*]



1834, huile sur toile, 98 x52 cm, Chantilly, musée Condé.

12 Un second tableau du même auteur représente une scène d'Arabes dans leur camp, écoutant une histoire (fig. 6). Les figures des personnages expriment bien cette avidité effrénée des Arabes pour les histoires ; toute leur existence semble suspendue aux lèvres de celui qui raconte. Une jeune fille qui avait fait un pas pour s'éloigner s'arrête, enchaînée par la curiosité. Ce tableau est plein de talent.

13 M. Granet a fait un beau tableau de la mort de Poussin, de cet homme de Dieu, plein de modestie et de conscience, qui rougissait quand on le comparait aux grands artistes qu'il admirait, qui refusait toujours une portion de la somme qu'on voulait lui donner d'une de ses œuvres. Dans tout, ce tableau respire une poésie naïve, couleurs et personnages, tout y est d'un naturel et d'une facilité remarquables. M. Demidoff en a donné 12 000 francs sans marchander.

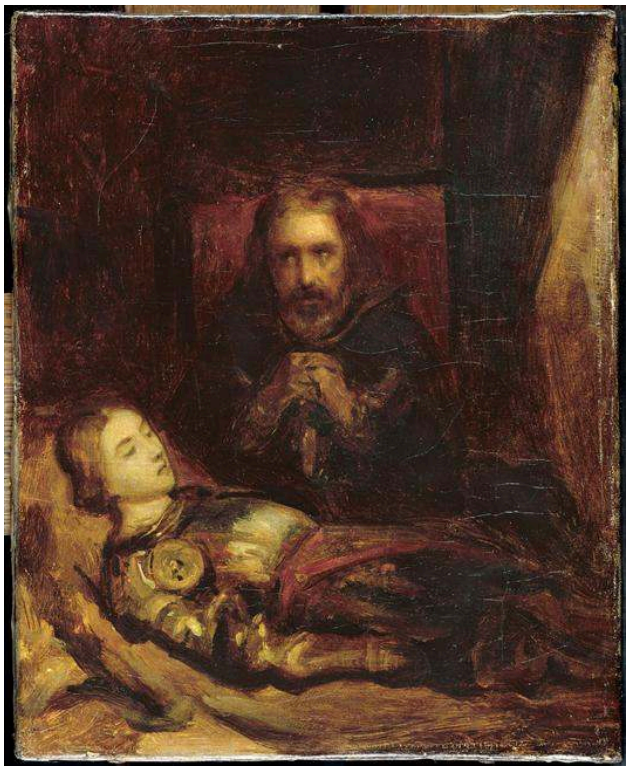
7. Alexandre Gabriel *Decamps, La Bataille que Marius gagna sur les Cimbres en Provence* [*Marius défait les Cimbres*]



1834, huile sur toile, 130 x 195 cm, Paris, musée du Louvre.

14 M. Decamps a peint *La Bataille que Marius gagna sur les Cimbres en Provence* (fig. 7). On voit un déploiement de forces prodigieux, des milliers d'hommes vous apparaissent comme des nuages de moucherons dans certains jours d'été. Cependant quelques actions distinctes facilitent la compréhension du tableau. Un corps de garde sur la route de Smyrne à Magnésie est remarquable par le ton naturel qui y règne et la couleur si originale de M. Decamps.

8. Ary Scheffer, *L'Eberhad, comte de Wurtemberg, dit Le Larmoyeur* [*Le Larmoyeur*]



1834, huile sur toile, 26,5 x 21,5 cm, Dijon, musée Magnin.

15 C'est une ballade de Schiller qui a fourni à M. Scheffer le sujet de son tableau, *L'Eberhad, comte de Wurtemberg, dit Le Larmoyeur* (fig. 8).

16 « Et tandis que nous, dans le camp, célébrons notre victoire, que fait notre vieux comte ? Seul dans sa tente, devant le corps mort de son fils, il pleure. » (« Ballade »)

17 Le cadavre du fils est peint avec une vérité qui fait impression ; la tête du vieillard est belle de douleur.

18 Il y a une multitude d'autres tableaux qui méritent d'attirer au musée la foule des amateurs. En nommant MM. Schnetz, Guérin, Heim, Fleury, etc., on n'a pas de peine à persuader.

19 La peinture de genre est en général bien faite.

20 MM. Isabey et Gusin ont donné d'excellentes marines.

21 MM. E. Bertin, Watelet, Régnier soutiennent leur réputation dans le paysage.

22 Le nombre des portraits est prodigieux. On remarque celui d'un apôtre saint-simonien qui lance vers le ciel un regard d'inspiré.

23 En sortant du musée, il vous vient une pensée triste. Des batailles, des naufrages, des échafauds, des paysages, des portraits, des milliers de tableaux, et si peu de pensées d'avenir. Des efforts inouïs de dessin et de couleur, une dépense prodigieuse de talent pour ne peindre que des scènes usées et stériles.

24 Les peintres représentent la femme de toutes les façons, ils en font une fleur dont ils parent tous les bouquetiers dans les boudoirs ; ils l'enivrent de parfums et de galants propos ; dans les fêtes, vous la prendriez pour une prêtresse avec les riches vêtements dont ils la parent ; dans les intérieurs de maison, ils la couchent voluptueusement sur

un divan, le front couronné de rêves ; ici, comme une plante caressée du soleil, ils la font s'épanouir sous l'haleine de son amant, là, sans ménager sa pudeur, ils dévastent son beau corps pour la traîner au bourreau. Hélas ! Messieurs, grâce de parfums et de parures, d'étreintes passionnées et d'échafauds ; mais donnez à la femme une place digne d'elle ! On a reproduit Ève cueillant le fruit défendu. Que l'auteur s'approche du tableau d'un de nos amis, Jules Laure, que nous remercions de s'être fait l'artiste des pensées d'une grande femme. Il verra Lélia agenouillée près du cadavre de Sténio ; tout un monde de douleurs pèse sur ce front de jeune femme ; de cruelles déceptions ont apâli cette belle tête ! Peut-être pensera-t-il que depuis assez longtemps les filles d'Ève se déchirent les entrailles et le cœur pour les fils d'Adam ; que depuis assez longtemps elles arrosent de pleurs les chemins de la Terre pour qu'enfin un nouvel Éden découvre pour elles son horizon de bonheur ! Artistes ! Si vous aimez la *femme*, si quelquefois sa beauté a versé dans vos âmes une poésie douce, si elle a donné à votre pinceau assez de délicatesse et d'inspiration pour fixer sur la toile vos rêves et vos joies, montrez-la grandissant en liberté ! D'abord écrasée sous des boucliers, marchant comme le prolétaire étouffé sous le poids de ses chaînes, son corps, ses pensées, ses désirs, toute son existence, brisés dans la main de son tyran ; puis, commençant à regarder son maître en face et transformant progressivement son esclavage en une tutelle qu'elle veut rompre aussi ! Car Dieu, [ma] bonne, a soufflé dans son âme l'amour de la liberté ; elle veut être libre, la femme ! Mais libre pour adoucir les maux de l'humanité, comme la sainte colombe qui descendit du ciel. Libre ! Pour arracher la guerre du cœur de l'homme et le conduire dans les voies de Dieu, dans des voies de paix et de bonheur. Libre ! Pour épouser comme le savant l'univers, avec son intelligence, et l'attirer dans un même réseau d'amour. Libre ! Pour servir de lien entre les peuples comme entre les individus. Elle veut un piédestal dans le temple, pour jeter au monde les paroles religieuses qui grandissent les cœurs et montrent à la pensée le sentier de l'avenir !

25 Le prolétaire n'est entré dans les tableaux du Salon que les armes à la main, souillé de sang et de boue, jetant la rage de sa bouche et la cruauté de ses yeux. Artistes ! Si vous avez frappé dans la main du fils du peuple, si vous avez senti tout ce qu'il y a de force et de grandeur sous sa grossièreté et son ignorance, montrez à nu ses plaies saignantes pour que ceux qui possèdent dans leurs mains les moyens d'adoucir ces souffrances s'attendrissent ! Si vous aimez le drame, peignez ces scènes affreuses qui se jouent tous les jours sous vos yeux, peignez un malheureux père malade sur un grabat dévoré par l'agonie et la misère, ses nombreux enfants qui lui demandent du pain avec des cris et des pleurs, sa fille dont le travail ne peut suffire aux besoins de son père et de ses frères... Puis... Plus loin... Le riche lui montrant l'or nécessaire pour soulager son père et sauver ses jours... Mais à une condition infâme ! Faites ainsi pleurer, gémir, crier, désespérer votre toile, qu'on y voie tout ce monde d'angoisses, de tortures, de déchirements que la civilisation voile d'un sourire menteur ! Qu'on y entende les cris terribles de la faim et les sanglots de la prostitution ! Que vos tableaux soient un miroir qui réfléchit toutes les douleurs du pauvre et les concentrent en un foyer qui fonde le fer, qui emboîte le cœur du riche et l'enserre si étroitement que tout battement soit étouffé. À Anvers on voile un *Christ* de Rubens, parce que sa vue produit une secousse électrique qui fait mal : qu'ainsi devant vos œuvres, les privilégiés s'effraient d'être heureux, quand des milliers d'autres agonisent de misère !

26 Si vous êtes enthousiastes, faites place, élargissez vos toiles pour que l'humanité puisse y jouer son drame gigantesque, marcher dans les airs, dans les eaux, dans les entrailles de la Terre, faire sur les mers des glissades de mille lieues, charger sur ses épaules les

montagnes et les forêts pour en faire des pyramides ou des temples, prendre le monde dans ses mains, le briser, le piller, le concasser, le transformer, toujours pour obéir à la loi du progrès, cette loi puissante de Dieu qui l'appelle éternellement et lui fait traverser de nouveaux mondes d'idées, de besoins, d'inventions et la fait marcher ! Marcher où ?... Vers le temple des vraies joies que nous n'apercevons encore que dans un horizon idéal, mais dont un jour nous verrons les colonnes se dresser et les éternelles tours traverser les airs.

27 Artistes ! Vous pouvez vous créer une grande mission !

Marie-Camille de G.

ANNEXES

Lire l'introduction à Marie-Camille de G. écrite par Amandine Gorse